

*À partir du texte et de vos connaissances, vous expliquerez en quoi la chorématique a été un tournant épistémologique.*

S'appuyant sur le développement de la nouvelle géographie et de l'analyse spatiale, Roger Brunet propose une grille de lecture géométrique, se voulant modélisatrice, des espaces en fonction de leurs structures élémentaires ou chorèmes.

À partir d'une sorte d'alphabet de 28 cases, on pourrait ainsi donner à comprendre l'organisation d'un espace. Ce ne sont plus des lois générales s'exprimant dans l'espace, mais des lois de l'espace qui s'exprimeraient alors. On aurait donc des chorotypes, terme repris à la phytogéographie, pour désigner ici une « composition de chorèmes récurrente » exprimant l'existence d'une structure spatiale type.

Position institutionnelle, caractère en apparence « scientifique » et simplicité assurent un grand succès à ces figurations. L'image de la banane bleue - la mégalozone européenne de Londres à Milan - est largement véhiculée et les chorèmes introduits dans certains manuels scolaires. R. Brunet lance un ambitieux chantier éditorial avec la publication d'une nouvelle Géographie universelle qui commence par un premier volume dans lequel il explicite ses conceptions. Le géographe étudie l'espace géographique, produit du rapport entre société et lois de l'espace, dans lequel l'histoire et les faits de nature ne sont que des facteurs secondaires et contingents.

Face aux propositions de R. Brunet, de nombreux géographes restent sceptiques. Jacques Scheibling (*Qu'est-ce que la géographie ?*) relativise ces modèles et s'attire les foudres de certains universitaires. Le principal opposant devient alors Yves Lacoste, qui organise un numéro d'Hérodote au titre explicite : « Les géographes, la science et l'illusion » (1995).

Cela conduit Y. Lacoste à défendre sa conception somme toute classique de la géographie, conception considérée comme « a-scientifique » par R. Brunet... Y. Lacoste insiste tout particulièrement sur trois points: le rôle des ordres de grandeurs et donc la nécessité de jouer sur les échelles ; le rôle de représentations géopolitiques (on n'agit pas sur l'espace pour ce qu'il est réellement mais pour ce que l'on croit qu'il est) ; et l'analyse du paysage. Ce faisant, l'histoire et les données naturelles sont des facteurs décisifs que l'analyse géographique ne peut ignorer.

Ph. Sierra (ss. dir.), *La géographie : concepts, savoirs et enseignements*, A. Colin, 2011